CRITIQUE, opéra. DIJON, Grand-Théâtre, le 1er décembre 2023. HAHN : Ô mon bel inconnu. M. Labonnette, C. Tilquin, S. Tehoval… E. Bayart / S. Jean.

Après avoir tournée un peu partout en France, c'est au **Grand-Théâtre de Dijon** que la production d'***Ô mon bel inconnu*** de **Reynaldo Hahn**, signée par **Emeline Bayart**, poursuit son voyage en France. Sa vision du fantasque ouvrage du compositeur brésilien convainc par sa facétie, avec une attention délectable portée aux mots du livret, signé par rien moins que **Sacha Guitry** ! – pour ce qui est leur seconde collaboration après leur *Mozart* de 1925. Dans la publication discographique du Palazzetto Bru Zane, sorti en 2021, les dialogues parlés avaient été retirés, mais dans cette version scénique, c'est la mouture parlée et chantée qui est par bonheur ici restituée, car elle vaut le détour, le théâtre plus encore que le chant. Autant dire qu'il fallait donc réunir un plateau de chanteurs-acteurs chevronnés… et c'est un pari réussi !

Epoux ennuyé, le chapelier Prosper Aubertin publie une petite annonce : « *Monsieur célibataire et riche cherche âme sœur* ». Voilà qui émoustille derechef son épouse Antoinette, sa fille Marie-Anne, sa domestique Félicie… toutes émoustillées à l'idée de rencontrer ce « *bel inconnu* ». La déconvenue qui en découle douche leurs derniers espoirs. Ce qui relève du fantasme n'a rien à voir avec le réel…

Maître du vaudeville, **Reynaldo Hahn** se délecte à décrypter les charmes de la fantasmagorie au début des années 1930, époque respectée par la metteure en scène comme en atteste la scénographie très élégante autant que les costumes d'époque signés tous deux par **Anne-Sophie Grac**. L'ouvrage est en effet créé en 1933… avec Arletty dans le rôle de la bonne ! En 2023, c'est **Emeline Bayart** elle-même qui tient, avec beaucoup de

gouaille (parisienne), le rôle de Félicie. L'attrait pour l'inconnu se brise sur les arêtes vives d'une morosité autrement terne, et Guitry collectionne ici les plus fins mots d'esprits.

De la chapellerie parisienne à la villa de bord de mer "Mon Rêve" à Saint-Jean-de-Luz, la distribution réunie à Dijon sait maîtriser l'articulation d'un texte riche en saveurs et lectures multiples, en cela emblématique de l'humour piquant et sarcastique de Sacha Guitry. Dans le rôle de l'épouse Antoinette, **Clémence Tilquin** se montre d'une classe et d'une finesse toute mozartiennes, tandis que **Sheva Tehoval** (dans le rôle de Marie-Anne, sa fille), de sa voix fraîche et ductile, rend parfaitement grâce aux mots du librettiste, qui mêlent tour à tour sincérité et faux-semblants. **Marc Labonnette** campe un Prosper Aubertin aux graves faciles et à l'autorité naturelle, tandis que **Jean-François Novelli** (Jean-Paul puis Mr Victor) possède tout ce qu'il faut du bouffe requis par ses deux personnages. De son côté, **Victor Sicard** campe un Claude charmeur et enjôleur, tout à fait crédible en jeune amoureux. Enfin, **Carl Ghazarossian** est d'abord inénarrable dans son rôle muet, avant de se montrer émouvant dans son intervention finale, du personnage de Hilarion Lallumette.

Dans la fosse, **Samuel Jean** met en valeur tout le raffinement de l'écriture de **Reynaldo Hahn**, privilégiant la douceur et la rêverie de la partition, avec quelques moments plus rythmés, différents aspects auxquels l'**Orchestre des Frivolités parisiennes** rend pleinement justice !

Encore une date au Grand-Théâtre de Dijon, aujourd'hui samedi 2 décembre 2023 à 20h, puis le spectacle ira finir son périple hexagonal pour égayer les Fêtes de fin d'année à l'Opéra Grand Avignon (les 29,30 & 31 décembre) !

CRITIQUE, opéra. DIJON, Grand-Théâtre, le 1er décembre 2023. HAHN : Ô mon bel inconnu. C. Tilquin, S. Tehoval, M. Labonnette… E. Bayart / S. Jean.

VIDEO : Trailer de “Ô mon bel inconnu” de Reynaldo Hahn dans la production d’Emeline Bayart.

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon (les 24 et 26 novembre). RAVEL : L’Heure espagnole / L’Enfant et les sortilèges. A.C. Gillet, K. Boché, I. Thirion, C. Natale… J. L. Grinda / R. Tuohy.

Il n’est finalement pas si courant de voir proposé en même temps à l’affiche les deux courts ouvrages lyriques de **Maurice Ravel, *L’Heure espagnole*** et ***L’Enfant et les sortilèges*** : il est vrai le premier ouvrage, comédie musicale en un acte sur un texte de **Franc-Nohain**, et le deuxième, fantaisie lyrique à

l'onirisme "merveilleux" due à la plume de **Colette**, ne s'apparentent pas exactement au même genre, ni à la même veine… mais l'on ne pourra cependant qu'applaudir l'**Opéra Grand Avignon** – en partenariat avec les Opéras de Monte-Carlo, Tours et Liège, villes où les deux spectacles seront repris plus tard – d'en avoir eu l'initiative… et d'avoir eu la bonne idée d'en confier la mise en scène à l'indémodable homme de théâtre monégasque **Jean-Louis Grinda** !

Pour *L'Heure Espagnole* (1911), avec la complicité du fidèle **Rudy Sabounghi** (pour les décors et les costumes), les deux compères imaginent une scénographie de bande dessinée pour l'intérieur de la maison de l'horloger Torquemada, dont les parois sont décorés de fausses horloges biscornues. Avec beaucoup de finesse et de saveur, sur ce savoureux autant que licencieux livret en vers de Franc-Nohain, Grinda parvient à

impulser un rythme vif et soutenu au spectacle, où tout le monde s'amuse, interprètes comme spectateurs ! La production est par ailleurs secondée par un plateau de jeunes chanteurs (quasi tous) francophones, maintenant l'exact équilibre entre chant et théâtre, chose indispensable dans cet ouvrage. En Gonzalve, **Carlos Natale** nous régale de ses généreuses envolées lyriques, sans jamais perdre de vue le second degré nécessaire. L'imposant Don Inigo Gomez de **Jean-Vincent Blot** varie avec bonheur les registres, de la majestueuse componction de son entrée au *falsetto* grotesque de la scène "du coucou". Le jeune et brillant ténor **Kaëlig Boché** ne fait qu'une bouchée de Torquemada, l'horloger cocu. Mais la révélation de la soirée vient pourtant du Ramiro incarné par le chanteur wallon **Ivan Thirion** qui fait non seulement montre d'une voix splendide, mais aussi d'une longueur appréciable et d'un jeu épatant ! Sa compatriote **Anne-Catherine Gillet**, enfin, campe une Concepcion de haute école, grâce à son tempérament et son abattage coutumiers, mais aussi à son impressionnante projection vocale, et la beauté d'une voix naturellement sensuelle.

L'Enfant et les Sortilèges qui suit après l'entracte s'avère tout aussi réussi, même si les "sortilèges" sont ici mis au placard au profit du réalisme d'un enfant infernal vigoureusement corrigé par les domestiques qui sont les premières victimes du garnement, mais qui se vengent en lui donnant une bonne correction – après que ce dernier ait mis sans dessus dessous la grande et luxueuse chambre à coucher qui est son petit royaume. Les chorégraphies réglées par **Eugénie Andrin** et les somptueux costumes/déguisements conçus par Sabounghi égayent la mise en scène trépidante de Grinda, qui propose ici une galerie d'images qui émerveillent, émeuvent ou font rire tour à tour.

Dans le rôle de l'Enfant, la jeune soprano **Brenda Poupard**, dotée d'un physique idéal, se révèle fort bien chantante et

éminemment crédible. Elle délivre un poétique "*Toi, le cœur de rose*" avant un très émouvant appel final, comme adressé au public, le poignant "*Maman !*". Le timbre velouté et enveloppant d'**Aline Martin** convient parfaitement au personnage de Maman tandis que **Kaëlig Bouché** est aussi impayable dans le rôle de la Théière que dans celui de la Rainette, tout en gratifiant l'auditoire de sa superbe déclamation. Les somptueux graves de **Jean-Vincent Blot** sont de nouveau un pur régal dans les rôles respectifs du Fauteuil puis de l'Arbre, **Amélie Robins** étant, quant à elle, un véritable luxe, avec son timbre lumineux et diamantin, en Rossignol puis en Princesse. Des nombreux *comprimari* – on ne peut les citer tous –, nous retiendrons la jeune **Ramya Roy** (La Chatte, L'Ecureuil), de même que **Héloïse Poulet** (Pastourelle et Chauve-Souris) : toutes deux semblent promises à un bel avenir. Enfin, une mention toute spéciale pour une **Maîtrise de l'Opéra de l'Opéra Grand Avignon**, impeccable de précision, magnifiquement préparée par **Florence Goyon-Pogemberg**.

Mais le point commun aux deux ouvrages, c'est Ravel. Un Ravel au service duquel se mettent, corps et âme, **Robert Tuohy** et l'**Orchestre National Avignon-Provence**. Loin de chercher à imposer une lecture uniforme, le brillant chef étasunien s'efforce de donner à chaque trait d'orchestre son sens dramatique propre, en trouvant le juste milieu entre sensualité et humour dans le premier ouvrage, et entre poésie et cruauté dans le second.

Une soirée aussi drôle qu'émouvante !

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon (les 24 et 26 novembre). RAVEL : L'Heure espagnole / L'Enfant et les sortilèges. A. C. Gillet, K. Boché, I. Thirion, C. Natale… J. L. Grinda / R. Tuohy. Photos © Cédric Delestrade.

VERSAILLES, Chapelle royale. Récital SONYA YONCHEVA avec l’Orchestre de l’Opéra Royal de Versailles, dim 10 décembre 2023

La soprano bulgare Sonya Yoncheva est l’une des voix les plus envoûtantes qui soient. Elle est même devenue en une décennie « la Reine des scènes mondiales les plus réputées ». Timbre velouté, rond et cuivré, d’une exquise et infinie sensualité ; souffle souverain et tempérament dramatique affûté…

Celle qui vient de triompher dans le rôle titre de Tosca de Puccini, lors du dernier festival des Arènes de Vérone (été 2023, centenaire des Arènes), propose dans la Chapelle Royale du Château de Versailles (un écrin à la mesure de son formidable talent !) un concert de Noël des plus prometteurs.

Nous l’avons connue à ses débuts, en sublime soprano baroque chantant avec cette finesse habitée Monteverdi entre autres… Quelques années plus tard, la cantatrice chante et incarne les plus grandes héroïnes du répertoire classique et romantique, de Norma à Tatiana… offrant sa sensibilité musicale aux rôles les plus passionnés du répertoire lyrique.

Versailles, Chapelle Royale
Récital de la soprano **SONYA YONCHEVA**
Orchestre de l’Opéra Royal de Versailles

Dimanche 10 décembre 2023, 15h
Réservez vos places **directement sur le site de Château de Versailles Spectacles** :
https://www.chateauversailles-spectacles.fr/programmation/recital-sonya-yoncheva-br-noel-a-versailles_e2972

Sonya Yoncheva, soprano

Chœur de l’Opéra Royal
Orchestre de l’Opéra Royal

Stefan Plewniak, direction

Sous le haut patronage de Aline Foriel-Destezet

Le programme est conçu spécialement pour le temps de Noël et idéalement adapté à l’architecture XVIIIè de la Chapelle Royale de Versailles : « grandes envolées lyriques et beautés de la nativité s’entremêlent avec splendeur ». Pour ce récital exceptionnel, Sonya Yoncheva est accompagnée par le Chœur et l’Orchestre de l’Opéra Royal, remarquable ensembles qui ne cessent de démontrer de concerts en spectacles, leur fabuleux engagement artistique.

Concert télévisé – proposé par Les Productions de l’Opéra Royal.

PROGRAMME

Georg Friedrich Haendel (1685-1759)
Joy to the world
Le Messie, HWV 56 : Partie III, scène 1 « I Know That My Redeemer Liveth »
Le Messie, HWV 56 : Partie I, scène 12 « For unto us a child is born »

Charles Gounod (1818-1893)
Messe solennelle de Sainte Cécile : « Repentir » (O Divine Redeemer)

Arcangelo Corelli (1653-1713)
Concerto pour la nuit de Noël, op. 6 n°8

Giacomo Puccini (1858-1924)
Sogno d’or

Pietro Mascagni (1863-1945)
Cavalleria Rusticana : « Intermezzo » et « Ave Maria »

Entracte

Andrew Lloyd Webber (né en 1948)
Requiem : « Pie Jesu » pour soprano et enfant soprano

Irving Berlin (1888-1989)
White Christmas

Adolphe Adam (1803-1856)
Cantique de Noël

Arru, Arrurrú (chant de nativité du Honduras) pour soprano, chœur et orchestre

Joseph Mohr (1792-1848)
Stille Nacht, heilige Nacht

LIRE aussi note dernier article **critique du récital de Sonya Yoncheva** (« Ad una stella ») à **BORDEAUX, le 7 nov 2023** / récital en deux temps, composé de Canzone italiennes puis d'airs d'opéras de Puccini : https://www.classiquenews.com/critique-concert-bordeaux-auditorium-le-7-novembre-2023-recital-de-sonya-yoncheva-avec-malcom-martineau-au-piano/

CRITIQUE, concert. BORDEAUX, Auditorium, le 7 novembre 2023. Récital de SONYA YONCHEVA (avec Malcom Martineau au piano).

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 24 novembre 2023. « For M.G. : The movie » et « Working Title » de Trisha BROWN et « In the

fall » de Noé SOULIER par la TRISHA BROWN DANCE COMPANY

La célèbre *Trisha Brown Dance Company* était de passage à la Maison de la Danse de Lyon, ce 24 novembre 2023, avec un programme audacieux mêlant deux pièces historiques de la chorégraphe américaine – *Working Title* et *For M.G. : The Movie* – et une création mondiale signée Noé Soulier, *In the Fall*. Une rencontre entre deux écritures, deux époques, portée par des interprètes exceptionnels.

Pour la première fois de son histoire, la compagnie fondée par **Trisha Brown** a invité un chorégraphe extérieur à créer pour ses danseurs. Ce geste, à lui seul, dit l'importance du moment : confier à **Noé Soulier**, figure majeure de la scène contemporaine française et directeur du Cndc d'Angers, le soin de dialoguer avec l'œuvre de la pionnière de la *post-modern dance*. Noé Soulier ne s'est pas contenté d'un hommage convenu. Il a plongé dans la matière vivante de la compagnie, s'imprégnant de ce que l'on pourrait appeler l'archive charnelle des interprètes, pour *In the Fall*. Cette pièce, dont le titre évoque à la fois la saison et l'acte de choir, explore avec une maîtrise confondante le jeu des équilibres et des déséquilibres. Les danseurs, saisis dans une lumière de clair-obscur, semblent défier la gravité, le corps s'étirant jusqu'aux confins de la chute avant de se relever. La musique linéaire de **Florian Hecker** renforce ce sentiment d'un mouvement perpétuel, presque en apesanteur, où chaque geste naît d'une énergie intérieure, d'un transfert de poids subtil. C'est une chorégraphie qui s'inscrit avec puissance et grâce dans l'histoire de la danse.

Après cette ouverture introspective, *Working Title*, pièce emblématique de **Trisha Brown** datée de 1985, agit comme un véritable souffle de vie. Les danseurs, vêtus de costumes colorés aux accents seventies, envahissent l'espace dans une série de courses, de sauts et de variations joyeuses. Trisha Brown s'est inspirée ici de la course folle de l'enfance, de cette liberté à traverser la forêt en choisissant à chaque instant où poser le pied. Sur scène, cette idée se traduit par une énergie collective et communicative, un flot ininterrompu de gestes asymétriques et imprévisibles. Les corps se répondent, s'attirent, se séduisent dans une intelligence collective qui fait de cette pièce un moment lumineux, porté par la musique enlevée de **Peter Zummo.**

Le ton change radicalement avec *For M.G. : The Movie*, créé en 1991 en hommage à Michel Guy, fondateur du Festival d'Automne et soutien indéfectible de la chorégraphe. La pièce baigne dans une atmosphère mélancolique, presque funèbre. Dès l'ouverture, une image forte : un couple dos au public, dont l'homme restera figé, statue énigmatique, tout au long de la pièce. Autour de lui, les danseurs évoluent comme des figures

flottantes dans un clair-obscur, traversant l'espace en courses silencieuses ou en séquences complexes.

Trisha Brown évoquait elle-même l'idée d'une « *fabrication d'un personnage qui se matérialise sur scène* », comme au cinéma, sans que l'on en voie la mécanique. La gestuelle, dépouillée, semble suspendue entre deux mondes. Les bruits de la ville – portes qui claquent, canette qui roule – font irruption dans la partition sonore d'**Alvin Curran**, ancrant cette méditation sur le temps et la perte dans une réalité tangible . Une œuvre aussi déroutante que fascinante, qui ne livre ses secrets qu'au prix d'une attention soutenue.

Le pari de cette soirée était osé : faire dialoguer la radicalité post-moderne de **Trisha Brown** avec la recherche contemporaine de **Noé Soulier.** Il est brillamment réussi. La soirée témoigne d'une filiation féconde, d'un héritage qui n'est pas un musée mais un terrain de jeu pour de nouvelles explorations. La direction artistique de **Carolyn Lucas**, ancienne danseuse de la compagnie, assure une transmission fidèle, tandis que le regard de Noé Soulier, par *In the Fall*, réaffirme la vitalité de cet héritage, revisité par une écriture précise et sensible. Les interprètes – **Christian Allen, Cecily Campbell, Burr Johnson, Lindsey Jones, Catherine Kirk, Patrick Needham, Jennifer Payán** et **Spencer Weidie** – sont éblouissants, passant avec une aisance déconcertante de la course endiablée de *Working Title* à la lenteur méditative de *For M.G.*, en passant par les défis d'équilibre d'*In the Fall*. Leur présence scénique, leur engagement total, font de ce triptyque une expérience intense.

Cette soirée, à la **Maison de la Danse de Lyon** comme lors de sa tournée dans toute la France, restera comme un moment fort de la saison, une célébration de l'art de la danse dans ce qu'il a de plus exigeant et de plus émouvant. Un programme qui, à n'en pas douter, continuera à faire date dans l'histoire de la compagnie et de la danse contemporaine.

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 24 novembre 2023. « »For M.G. : the movie » et « Working Title » de Trisha BROWN et « In the fall » de Noé SOULIER par la TRISHA BROWN DANCE COMPANY. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. 24ème Festival International de Danse de Cannes (Palais des Festivals), le 24 novembre 2023. « Into the hairy » par Sharon EYAL et la Compagnie L-E-V

En ouverture du 24ème Festival International de Danse de Cannes, désormais placé sous la houlette de Didier Deschamps, l'Auditorium Louis Lumière du *Palais des Festivals* a vibré au rythme hypnotique d'*Into the Hairy*, la nouvelle création de la chorégraphe israélienne Sharon Eyal.

D'emblée, les spectateurs sont enveloppés par un univers à la fois obscur et lumineux, une signature que l'ancienne danseuse de la *Batsheva Dance Company* maîtrise à la perfection. Pour cette pièce conçue avec son complice de toujours, **Gai Behar**, et interprétée par les sept danseurs exceptionnels de la ***Compagnie L-E-V***, Eyal opère un virage artistique audacieux et salutaire. Elle délaisse son collaborateur musical de longue date, **Ori Lichtik**, pour s'associer au compositeur britannique **Koreless**, figure montante de la scène électronique. Le résultat est saisissant : une bande-son d'une modernité fulgurante, où se mêlent avec une fluidité déconcertante des sonorités aquatiques, des éclats de guitares aux accents moyen-orientaux et des pulsations rythmiques haletantes.

Cette nouvelle alliance musicale insuffle à la chorégraphie une énergie inédite. On retrouve bien la grammaire si particulière de Sharon Eyal – ces petits pas sur les pointes, les genoux fléchis, les torsions de buste et les isolements d'articulations qui semblent défier les lois de la biomécanique. Mais ici, les corps, kaléidoscopiques et envoûtants, ne sont plus soumis à une unité impeccable. Ils se libèrent, se cherchent, s'entrechoquent et se recomposent, formant un magma évolutif constamment en mouvement.

La pièce nous plonge au cœur d'une animalité esthétisée, presque vénéneuse. Vêtus de somptueuses et fascinantes combinaisons en dentelle noire signées par la directrice artistique de Dior, **Maria Grazia Chiuri**, les danseurs semblent

tout droit sortis d'un songe. Les costumes, véritables *seconde peau* aux reflets miroitants, subliment les moindres contractions et allongent des lignes déjà infinies. Le maquillage, avec son trait noir qui s'écoule des yeux, ajoute à ce mystère, conférant aux interprètes une beauté troublante, presque irréelle. Sous les lumières tamisées d'**Alon Cohen**, qui passent de l'ombre la plus profonde à des rouges sanglants, ils se métamorphosent en une colonie de créatures fantomatiques, à la fois angéliques et démoniaques.

Mais au-delà de cette plastique époustouflante, *Into the Hairy* est une œuvre d'une profondeur rare. Le titre, énigmatique, évoque l'hirsute, le touffu, mais aussi la complexité inextricable de notre époque. La chorégraphie de Sharon Eyal, si elle conserve une part de mystère, se fait plus politique que jamais. On devine dans ces corps enchevêtrés, qui émergent d'une brume artificielle, les fantômes d'un monde en proie au chaos, aux conflits et à l'effondrement. La pièce devient une métaphore saisissante de la condition humaine contemporaine, une plongée vertigineuse dans une époque sombre, oscillant constamment entre la force du collectif et l'isolement de l'individu.

C'est une chorégraphie de fin du monde, certes, mais d'une beauté fascinante, qui ne laisse personne indifférent. Les danseurs de L-E-V, d'une virtuosité confondante, insufflent à cette œuvre une énergie vitale et contagieuse, tout en explorant les abysses de la psyché humaine. Porté par une bande-son envoûtante et des costumes d'exception, *Into the Hairy* s'impose comme une réussite éclatante, un tournant décisif dans la carrière de Sharon Eyal. Le public, subjugué, a réservé une interminable ovation méritée à ce septuor haletant, une œuvre qui ne demande qu'à être redécouverte pour en percer tous les secrets.

CRITIQUE, festival. 24ème Festival International de Danse de Cannes (Palais des Festivals), le 24 novembre 2023. « Into the hairy » par Sharon EYAL et la Compagnie L-E-V. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Staatenhaus (du 5 novembre au 6 décembre 2023). DONIZETTI : L'Elisir d'amore. K. Zukowski, D. Ivanchey, I. Choï, O. Montanari… Damiano Michieletto / Matteo Beltrami.

Après le profond et énigmatique *Die Frau Ohne Schatten,*de Richard Strauss le mois dernier, c'est avec le bien plus léger et drolatique ***L'Elisir d'amore*** (“*Der Liebestrank*” en allemand) de **Gaetano Donizetti** que l'**Opéra de Cologne** (*Oper Köln*) poursuit sa riche saison (en alternance avec des représentations de *Peter Grimes*). Metteur en scène parmi les plus plébiscités de sa génération, c'est l'italien **Damiano Michieletto** qui est à la manœuvre ici, après avoir monté cette

production initialement au Teatro Real de Madrid (en coproduction avec le Palau de les Arts de Valencia). Autant dire que ces représentations de *L'Elixir d'amour* viennent comme une sorte de divertissement entre deux ouvrages et mises en scènes ambitieux, et le moins que l'on puisse dire est que l'on s'esclaffe souvent grâce à l'imagination débridée de Michieletto.

L'action se déroule sur quelque plage d'Andalousie où l'on fait toujours la fête, aux alentours du bar de plage où Giannetta propose des « *helados*« , de telle sorte que tout est radieux grâce au soleil et la lumière généreuse qui baigne tout le premier acte. De multiples comédiens contribuent à alimenter cette fête permanente, tandis que Nemorino porte un petit short d'estivant, et que Belcore prend des douches, entre deux bains, et en chantant ! Dulcamara est quant à lui un *dealer,* et son élixir n'est pas du bordeaux, mais des boissons "énergisantes" type "*red bull*" (dans lesquels il verse une "poudre blanche"…), tandis que cinq jolies jeunes

filles, affublées de mini-jupes et de perruques rouges, en font la promotion, en tant qu'assistante de Dulcamara… Bref, l'on rit de bon cœur à ce spectacle "décalé" et réjouissant à la fois, pour une transposition contemporaine particulièrement réussie.

Pour cette adaptation du *Philtre* d'**Eugène Scribe**, effectuée par son homologue italien **Felice Romani**, Donizetti a écrit une partition encore très voisine de l'esthétique de Rossini, exigeant des chanteurs une technique fortement fondée sur une grande agilité dans la vocalisation. Or, d'agilité, la jeune soprano allemande **Kathrin Zukowski** n'en manque pas. C'est merveille que de l'entendre émettre trilles et vocalises avec la plus déconcertante facilité et la plus impeccable justesse. Ainsi, l'exécution de la cabalette "I*l mio rigor dimentico*" laisse pantois. Son timbre fruité, son aigu lumineux et son medium corsé, alliés à de remarquables talents de comédienne – le passage de la femme hautaine à l'amoureuse fébrile est parfaitement interprété – en font une exquise Adina.

Si le jeune ténor russe **Dmitri Ivanchey** possède indubitablement toutes les facultés demandées par le rôle de Nemorino, il lui manque cependant encore un peu d'expérience, et sa voix nécessite d'être travaillée plus avant pour s'épanouir au mieux de ses potentialités, au demeurant fort prometteuses. Sa pratique de la scène devrait également lui apporter l'assurance qui lui manque encore dans la vocalisation, propre mais trop appliquée. De même, l'air fameux "*Una furtiva lagrima*", s'il est fort bien délivré, ne procure pas (encore) le frisson et l'émotion espérés.

Les talents d'acteur, une aisance à brûler les planches et une diction syllabique d'une réjouissante verdeur font de l'excellent baryton-basse italien **Omar Montanari** un Dulcamara intensément présent. La voix fraîche de **Maya Gour** nous offre une délicieuse Giannetta, quand le baryton coréen **Insik Choï** (officier de marine) possède le mordant et l'autorité requis par le personnage de Belcore.

Quant à la fosse, placée ici à gauche de la scène, le chef Italien **Matteo Beltrami** fait montre d'un grand talent, avec une technique sûre et une maîtrise parfaite du fameux **Orchestre Gürzenich**. A ces atouts, le *maestro* ajoute un respect scrupuleux des exigences du chant et une grande intelligence dans l'approche musicologique, vécue non pas comme une fidélité idiote à la partition, mais comme une adaptation qui ne trahit jamais les intentions du compositeur. Sa flexibilité dynamique, ses infimes variations, la diversité de sa palette de couleurs le désignent comme un authentique chef donizettien !

_____

CRITIQUE, opéra. COLOGNE, Staatenhaus (du 5 novembre au 6 décembre 2023). DONIZETTI : L'Elisir d'amore. Kathrin Zukowski (Adina), Dmitri Ivanchey (Nemorino), Insik Choï (Belcore), O. Montanari (Dulcamara), Maya Gour (Giannetta). Orchestre Gürzenich. Damiano Michieletto (mise en scène) / Matteo Beltrami (direction musicale).

VIDEO : *L'Elisir d'amore* de Donizetti selon Damiano Michieletto au Sferisterio de Macerata

---

CRITIQUE, opéra. SAINT-

ETIENNE, Opéra-Théâtre (du 17 au 21 novembre 2023). VERDI : Il Trovatore. A. Coriano, A. Boudeville, V. Jansons, K. Kader… Louis Désiré / Giuseppe Grazioli.

Pour sa nouvelle mise en scène à l'**Opéra de Saint-Etienne** (en coproduction avec Marseille), et après un superbe *Lohengrin* in loco en 2017, le metteur en scène marseillais **Louis Désiré** signe une production fort sombre et austère d'***Il Trovatore*** de **Giuseppe Verdi**. Il a délibérément choisi de souligner les aspects oppressants de l'intrigue, en mettant en exergue la noirceur et la brutalité du Comte de Luna et de ses sbires (il est toujours accompagné ici de huit hommes de main particulièrement violents). Le propos est sombre et menaçant, ne ménageant aucune porte de sortie, ce que vient accentuer la scénographie d'un noir oppressant (signés, comme les sombres costumes, par le fidèle **Diego Mendez Casariego**), constituée de hautes parois sales et rouillées, un peu incurvées à leurs extrémités. Parfois, la paroi centrale se soulève et laisse apparaître un amoncellement de bois mort, évocation du bucher qui est censé être l'épilogue de l'histoire (mais c'est finalement sous les coups des huis sbires que Manrico trouvera la mort…). La mise en scène très noire de **Louis Désiré** a pour grande vertu de permettre aux chanteurs, dirigés avec beaucoup de soin, de s'exprimer pleinement. L'homme de théâtre français renoue ici avec la sobriété et l'élégance qui sont les vertus cardinales de son travail scénique, et il a eu également la judicieuse idée de s'entourer à nouveau du talentueux **Patrick Méeüs** pour les lumières (irréelles) du spectacle. Seul élément coloré, le long voile rouge et transparent dont Azucena ne se

sépare jamais, comme symbole du crime commis et élément de rappel de la vengeance à perpétrer. Azucena s'en servira, *in fine*, pour se recouvrir de pied en cap, portant un deuil (et une vengeance !) ensanglanté…

Triomphatrice de la soirée, la Leonora de la jeune soprano française **Angélique Boudeville** continue d'envoûter – après ses triomphes marseillais dans *La Bohème* (Mimi) et *Guillaume Tell* (Mathilde), et effectue là une prise de rôle qui restera dans les mémoires. Dotée d'une véritable voix de *spinto* verdien, type vocal si rare aujourd'hui, le timbre semble inépuisable de ressources. Elle s'avère aussi à l'aise dans la vocalisation rapide des cabalettes que dans les longues phrases quasi belliniennes où son timbre d'une incomparable beauté fait merveille. En plus d'une technique vocale sans faille, elle possède un aigu souverain, des graves capiteux et

un medium corsé, les registres étant par ailleurs parfaitement soudés. L'actrice n'est pas en reste avec une présence d'un rare magnétisme ainsi qu'un jeu scénique d'un ardent dramatisme et d'une constante dignité qui électrisent et émeuvent tour à tour. Bref, un vrai et grand talent français à suivre avec la plus grande attention !

Elle trouve en **Antonio Coriano** un partenaire au chant fier et péremptoire, capable cependant de superbes nuances – comme dans « *Ah si ben mio* » -, et bien que la plupart des aigus soient détimbrés (et certains carrément faux, comme celui qui culmine dans le redoutable « *Di Quella pira*« …), le ténor italien ne s'impose pas moins par l'ardeur de l'accent et la santé des moyens. Découvert in loco dans le rôle-titre de Macbeth du même Verdi en juin dernier – sans nous avoir pleinement convaincu –, le baryton letton **Valdis Jansons** endosse donc un autre des grands rôles verdiens écrits pour sa tessiture. Techniquement solide, plutôt beau de timbre, le chanteur ne possède néanmoins pas tout le *legato* requis pour cet emploi, ne pouvant ainsi rendre pleinement justice à une partie qui lorgne encore du côté du *bel canto*. La mezzo bulgare **Kamelia Kader** possède de nombreux atouts pour camper une Azucena d'excellente tenue : la voix est ample et les accents graves impérieux, qui confèrent à son personnage une expression convaincante et nuancée. Décidemment incontournable sur les scènes hexagonales, la basse wallonne **Patrick Bolleire** campe un Ferrando convaincant, bien chantant et bon comédien. Les seconds rôles sont fort bien tenus par **Marc Larcher** (Ruiz) et **Amandine Ammirati** (Ines), quand le chœur « maison » n'appelle, pour ce qui le concerne, aucun reproche.

Bonheur total, également, du côté de la direction orchestrale. La maîtrise technique du chef italien **Giuseppe Grazioli** (Premier chef invité de la maison stéphanoise), la précision de son geste, la plénitude des sonorités qu'il obtient de l'**Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire** forcent l'admiration. Mais c'est plus encore sa lecture âpre de la

partition de Verdi qui ravit – empreinte d'ardeur et de tension, dramatique et sauvage, haletante et fière – qui respecte parfaitement les codes d'exécution d'une musique où le raffinement mozartien n'a pas sa place.

CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Opéra-Théâtre (du 17 au 21 novembre 2023). VERDI : Il Trovatore. Antonio Coriano (Manrico), Angélique Boudeville (Leonora), Valdis Jansons (Il Conte di Luna), Kamelia Kader (Azucena), Patrick Bolleire (Ferrando), Marc Larcher (Ruiz), Amandine Amiratti (Inès). Chœur et Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire. Louis Désiré (mise en scène) / Giuseppe Grazioli (direction musicale). Photos © Cyril Cauvet.

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal (du 15 au 19 novembre 2023). MOZART : Don Giovanni. R. Gleadow, R. Novaro, A. Venditteli, F. Valiquette… Marshall Pynkoski / Gaétan Jarry.

Troquant la production d'Ivan Alexandre usitée plusieurs fois *in loco*, l'**Opéra Royal de Versailles** a commandé une nouvelle

production de l’opéra des opéras alias ***Don Giovanni*** de **W. A. Mozart** à **Marshall Pinkoski** (qui avait signé ici-même un doublé *Actéon / Pygmalion* salué par la critique, en 2018). Avec très peu de décors (c’est en effet la scénographie “passe-partout” imaginée par **Roland Fontaine** pour *Giuletta e Romeo* de Zingarelli présentée il y a quelques semaines qui est ici reprise…), mais avec un contrôle très strict du jeu des acteurs et de leurs mouvements, la mise en scène s’emploie à ne jamais figer les situations, et à coller au plus près à la psychologie des personnages.

Ainsi Don Giovanni apparaît-il plus ici comme un être capricieux, joueur et menteur que comme une grande figure hantée par la métaphysique. Et c’est la version de Vienne qui a été retenue, c’est-à-dire sans le deuxième air de Don Ottavio, mais avec le fameux air *« Mi tradi »* chantée par

Donna Elvira. Quant au *finale* – la meilleure idée du spectacle, qui voit revenir Don Giovanni applaudir la morale de l'histoire, une coupe de champagne à la main en écrasant les autres personnages par un grand éclat de rire ! -, il est ainsi conservé. Les danseurs du **Ballet de l'Opéra Royal de Versailles**, sous la férule de la chorégraphe **Jeannette Lajeunesse Zingg** s'intègrent parfaitement à la scénographie, tour à tour comme gracieux et agiles figurants, ou comme danseurs baroques expérimentés. Le charme de ce spectacle, très "classique" dans le bon sens du terme, tient aussi aux superbes costumes d'époque (mais chamarrés) qu'a signés le désormais incontournable (dans l'univers lyrique) couturier *star* **Christian Lacroix**. Enfin, les éclairages subtils de **Hervé Gary** contribuent à créer un spectacle élégant, constamment séduisant pour l'oeil… comme pour l'esprit !

Une distribution avec un certain nombre de chanteurs francophones (*bravo* pour cela au maître des lieux, alias **Laurent Brunner** !) – mais surtout composée de chanteurs qui savent être aussi d'excellents comédiens – répond parfaitement aux attentes du metteur en scène. Dans le rôle-titre, l'excellent baryton canadien **Robert Gleadow** brûle les planches, avec son verbe séduisant et à sa voix mordante, ardent jouisseur dépourvu de toute profondeur spirituelle. L'air du champagne au I, délivré avec emportement, a non seulement tout l'éclat juvénile désirable mais fascine par sa palette inouïe d'inflexions cajoleuses. Le Leporello du baryton-basse italien **Riccardo Novaro** possède la légère touche de vulgarité indispensable au personnage, sans jamais basculer dans la caricature cependant. Chantant toutes les notes, il offre un air du Catalogue d'une incisivité prodigieuse dans l'accent, salué par une ovation méritée de la part du public. On est également séduit par la poésie et la tendresse d'**Enguerrand de Hys** (Don Ottavio) qui phrase avec élégance, et l'on regrette, dès lors, de le voir ici privé de son air du II ("*Il mio tesoro*"). Spontané et vigoureux le Masetto du baryton français **Jean-Gabriel Saint-Martin**, aux côtés du robuste et

sonore Commandeur de son compatriote **Nicolas Certanais**.

Côté féminin, la Donna Anna de la soprano québécoise **Florie Valiquette** fait sensation, avec une voix certes moins corsée et large que de coutume dans cette partie, mais sa superbe musicalité et son sens aigu de la mise en valeur du texte nous vaut de bien beaux moments d'émotions (« *Or sai chi l'onore* »). En Donna Elvira, la soprano italienne **Arianna Vendittelli** possède un timbre en revanche plus charnu, qui va de pair ici avec une flamme scénique qui sied parfaitement à son personnage. De son côté, la magnifique mezzo corse **Eléonore Pancrazi** fait de Zerlina un être décidé dont la voix chaleureuse et ronde reste constamment sous contrôle.

Enfin, en maître d'œuvre de la soirée, le chef français **Gaétan Jarry** réalise un équilibre souverain entre le drame et la comédie avec une nervosité du trait qui donne à l'ensemble ce côté juvénile et enlevé qui sied aux ouvrages mozartiens. En admirable chef de fosse, il soutient les chanteurs, et met en valeur avec maestria les différents pupitres. Ceux de la maison versaillaise – l'excellent **Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles** – se montrent sous leur meilleur jour, et récoltent une part des nombreux vivats généreusement octroyés par le public au moment des saluts !

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal (du 15 au 19 novembre 2023). MOZART : Don Giovanni. Avec Robert. Gleadow (Don Giovanni), Riccardo Novaro (Leporello), Arianna Vendittelli (Donna Elvira), Florie Valiquette (Donna Anna), Enguerrand de Hys (Ottavio), Jean-Gabriel Saint-Martin (Masetto), Eléonore Pancrazi (Zerlina), Nicolas Certenais (Il Commendatore).

Orchestre, Ballet et Chœur de l’Opéra Royal de Versailles. Marshall Pynkoski (mise en scène) / Gaétan Jarry (direction musicale). Photos © Ian Rice.

VIDEO : Laurent Brunner présente la nouvelle production de “Don Giovanni” par Marshall Pynkoski à l’Opéra Royal de Versailles

---

OPÉRA DE MARSEILLE. LEHÁR : La Veuve joyeuse (29 déc 2023 – 7 janvier 2024).

Vous passerez bien de l’ancienne année à la nouvelle, à l’Opéra de Marseille, enivrés par une partition viennoise des plus inspirées … Après les joyaux signés Johann STRAUSS, l’opérette viennoise renaît avec **Franz Lehár**, l’héritier le plus doué du roi de la valse. Le livret adapte un sujet français [L’Attaché d’ambassade de Meilhac] ; Lehar obtient en 1905 le premier triomphe international de sa carrière. Toute l’Europe s’enflamme et se délecte de cette « heure exquise qui nous grise », référence aux airs demeurés célèbres, tels la célèbre « chanson de Vilya », le « duo du pavillon » ou celui de l’ « Heure exquise » ainsi célébré unanimement.

© H Genouilhac

Faussement légère et badine, La Veuve joyeuse touche et éblouit par son festival de valses, mazurkas, marche, cancan, galop et ronde… Comédie romantique avant tout, l'opérette de Lehar charme grâce à ses personnages plus que séduisants : chacun aspire malgré leur fortune et leur naissance au véritable amour… L'élégant Danilo arrivera-t-il à épouser Hannah, richissime veuve? Elle fortunée souhaite rencontrer le grand amour,… Un homme qui l'aime pour sa personnalité non pour son argent. Danilo quant à lui, aspire en salonard et mondain un rien désabusé, à la liberté souveraine d'une vie où chacun joue sa vie, sans entrave…

Pétillante et douce amère, la partition atteint au statut de mythe ; elle inspire de nombreux auteurs: Ernest Lubitsch [version filmée avec Maurice Chevalier en 1934], Chostakovitch [parodie de la célèbre valse de l'acte III dans sa Symphonie

n° 7], Alfred Hitchcock en fera même le leitmotiv de son film (préféré) « L'Ombre d'un doute » .

Voix cristalline, angélique et agile, Anne-Catherine Gillet incarne l'héroïne Hannah / Missia… Une jeune femme plus complexe et profonde qu'il n'y paraît.

MARSEILLE, Opéra
Vendredi 29 décembre 2023 – 20h
Dimanche 31 décembre 2023 – 20h
Mardi 2 janvier 2024 – 20h
Jeudi 4 janvier 2024 – 20h
Dimanche 7 janvier 2024 – 14h30
Réservez vos places **directement sur le site de l'Opéra de Marseille :**
https://opera.marseille.fr/programmation/operette/la-veuve-joyeuse

OPÉRETTE EN 3 ACTES
Livret de Viktor LÉON et Leo STEIN d’après la comédie d’Henri MEILHAC
Création à Vienne, le 30 décembre 1905, au Theater an der WIEN – Dernière représentation à Marseille, le 8 janvier 2009 – Production de l’Opéra de SAINT-ÉTIENNE [2022] / Création le 29 décembre 2022 à l’Opéra de Saint-Etienne – Décors, costumes et accessoires réalisés dans les ateliers de l’Opéra de Saint-Etienne

Direction MUSICALE : **Didier BENETTI**
Mise en SCÈNE : **Jean-Louis PICHON**

Réalisée par Jean-Christophe MAST
Décors et COSTUMES : Jérôme BOURDIN
LUMIÈRES : Michel THEUIL
CHORÉGRAPHIE : Laurence FANON

MISSIA : Anne-Catherine GILLET
NADIA : Perrine MADOEUF
OLGA : Perrine CABASSUD
SYLVIANE : Simone BURLES
DANILO : Régis MENGUS
Le Baron POPOFF : Marc BARRARD
Camille de COUTANÇON : Léo VERMOT-DESROCHES
Figg : Jean-Claude CALON
D’ESTILLAC : Matthieu LÉCROART
LÉRIDA : Alfred BIRONIEN
KROMSKI : Michel DELFAUD
Bogdanovitch : Jean-Luc ÉPITALON

Orchestre et Choeur de l’Opéra de Marseille

ENTRETIEN avec Anne-Catherine Gillet à propos du rôle de Missia…

ENTRETIEN avec ANNE-CATHERINE GILLET, à propos du rôle de Missia dans La Veuve Joyeuse de Lehar à l'Opéra de Marseille.

CRITIQUE, Opéra (en version de concert). GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 12 novembre 2023. HAENDEL : Acis and Galatea. J. Roset, M. Milhofer, S. Liljas… Leonardo Garcia Alarcon (direction).

Moins d'une heure après la présentation de la Réouverture (et de la programmation 2024) de La Cité Bleue de Genève par

Leonardo Garcia Alarcon, prévue pour le 9 mars et que dirige le célèbre chef d'orchestre argentin, ce dernier offrait une exécution (en version de concert) d'***Acis et Galatée*** de **Georg Friedrich Haendel** (dans la version ré-orchestrée par Mozart en 1788) au **Bâtiment des Forces Motrices** de Genève, où avait lieu ce double événement.

Quelles que soient ses richesses purement musicales, *Acis and Galatea* (puisque c'est la langue d'origine qui a été ici retenue, au détriment de la version allemande signée par Gottfried van Swieten pour Mozart) continue à occuper une place modeste dans la production lyrique de Haendel. On ignore comment cette *Pastorale* fut représentée du vivant du compositeur, mais il semble évident qu'elle n'appelle pas de manière criante une mise en scène, et donc le choix d'une

simple version concertante est tout à fait judicieux (d'autant, qu'au final, les artistes ne sont pas figés devant des pupitres, mais se déplacent tout autour de l'orchestre… voire bondissent parmi le public dans la salle !). Et même s'il n'a rien de "bucolique", le BFM est l'un des lieux culturels les plus agréables de la Cité de Calvin, et l'on se réjouit qu'il ait été choisi pour présenter cette « pastorale bucolique » tirée des *Métamorphoses* d'Ovide, composée en 1718 par Haendel (Lully avait préalablement mis en musique cette légende en 1686…). L'argument narre les amours de la nymphe Galatée et du berger Acis contrariées par le cyclope Polyphème qui, par jalousie, écrasera mortellement Acis sous un rocher avant que Galatée ne « ressuscite » son amant sous la forme d'un ruisseau.

Et la soirée vaut avant tout pour la frémissante Galatée de **Julie Roset** – qui revient tout juste du Cap où elle a gagné le Premier prix du plus prestigieux Concours de chant au monde : le fameux Concours Operalia ! D'une grâce et d'un charme innés qui émane de sa personne (comme on avait déjà pu le noter il y a tout juste un mois dans *Les Indes galantes* de Rameau à la Fondation Gulbenkian de Lisbonne, déjà sous la baguette de Garcia Alarcon), elle captive par son chant et enchante par son timbre d'une pureté toute cristalline, de même qu'elle fascine par l'incroyable agilité de ses vocalises. Dès son premier air *"Ye verdant plains and woody mountains"*, l'auditoire tombe sous le charme de cette artiste qui illumine littéralement la soirée par un naturel et une finesse d'interprétation admirables.

De son côté, le ténor britannique **Mark Milhofer**, dans le rôle d'Acis, lui offre une bien belle réplique, vocalement parlant – car par ailleurs l'artiste a plus l'âge d'être son père que son amant ! Il n'en possède pas moins un timbre suave et expressif qui convainc autant dans les moments d'éclats, comme dans l'air "*Love in her eyes sits playing*", que dans ceux plus expressément tendres et langoureux. Le Polyphème de la basse suédoise **Staffan Liljas** n'est pas en reste avec une voix sonore et une forte présence dramatique. Il se tire avec beaucoup de style et d'émotion, sans jamais le hurler, de ce rôle de « méchant ». Les deux ténors qui complètent la distribution vocale, l'italien **Valerio Contaldo** (Damon) et le suisse **Fabio Trümpy** (Coridon) n'appellent eux aussi que des éloges, tandis que **Maud Bessard-Morandas** (soprano), **Leandro Marziotte** (contre-ténor) et **Raphaël Hardmeyer** (baryton-basse) complètent la distribution (en formant le choeur).

Quant à la partie orchestrale, elle fait se mélanger – dans

une fusion tout simplement parfaite ! – l'**Orchestre de Chambre de Genève** et l'ensemble **Cappella Mediterranea**, **Leonardo Garcia Alarcon** "testant" ici cette "(ré)union" que lui a demandé le Grand-Théâtre de Genève où les deux formations joueront, ensemble, sous la baguette du chef argentin pour les représentations d'Idomeneo de Mozart en février prochain. Depuis son clavecin, il tire de son (double) ensemble un maximum d'expressivité instrumentale et de nuancement rythmique. On gardera tout particulièrement en mémoire les magnifiques prestations de **Monica Pustilnik** à l'Archiluth (pendant la mort d'Acis) et des deux cors naturels de **Matthieu Siegrist** et **Pierre Burnet** (pendant le duo d'Acis et Galatée, "*Happy We*", l'air le plus célèbre de la partition).

Leonardo Garcia Alarcon et **Julie Roset** sont le pivot de cette formidable réussite, et ce n'est que justice si le public leur fait une fête toute spéciale à l'issue du spectacle !

CRITIQUE, Opéra (en version de concert). GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 12 novembre 2023. HAENDEL : Acis and Galatea. J. Roset, M. Milhofer, S. Liljas… Leonardo Garcia Alarcon (direction). Photos © François de Maleissye / Cappella Mediterranea.

VIDEO : Leonardo Garcia Alarcon présente la pastorale "Acis et Galatée" de Haendel